

TALION 2040

— Nous sommes au complet, nous pouvons commencer.

Les paroles de la générale Nug suivent l'entrée en scène de celui que nous attendions : le deuxième prévenu de la journée. Debout dans une boîte hermétique en verre, à peine plus haute et plus large que lui, il est nu comme un ver. Il dissimule ses parties génitales de ses mains jointes. Mes consœurs le dévisagent avec mépris, dégoût ou haine, voire les trois à la fois. Sous leurs regards inquisiteurs, il transpire, il panique. Il sait qu'il n'en a plus pour longtemps. S'il ne se calme pas, il va mourir d'asphyxie avant même que nous ayons le temps de lui énoncer la liste de ses crimes. Il ne serait pas le premier...

Je suis fascinée par sa musculature sportive, parsemée de blessures récentes. Encore un hors-la-loi qui a vainement tenté de se soustraire au CFPE. Un utopiste ! Personne n'échappe aux Commandos Féministes Paramilitaires de l'Équilibre. Mon attention glisse le long de son corps, des pieds à la tête. Une cicatrice barre sa joue droite en diagonale, de la lèvre supérieure à la tempe. Machinalement, j'effleure la mienne. La même. Exactement la même. Mon geste l'interpelle et nos regards se croisent. Je lis l'étonnement dans le sien. Lorsqu'un appel à l'aide y surgit, je détourne le visage. Cet échange silencieux, je le sais, l'a quelque peu apaisé. Une lueur d'espoir vient de naître en lui. Il vivra encore un peu.

— Merci, capitaine Toh. Vous pouvez lancer la vidéo.

La générale me félicite pour mon intervention auprès du prisonnier. Elle non plus n'aime pas qu'ils y passent trop tôt. De mon index, j'effleure la console devant moi. Des images apparaissent sur le mur face à notre petite assemblée. Toutes les têtes délaissent l'homme pour regarder le film projeté.

Nous sommes réunies autour de la grande table ovale au centre de la pièce. Dix femmes élues pour venger les exactions commises par les mâles sur nos semblables. Nous formons le Tribunal de l'Équilibre. Chaque « procès » nous oblige à revoir la longue liste d'atrocités perpétrées envers le « sexe faible » depuis des siècles. Injures, harcèlements moraux et physiques, cris, coups, excisions et tortures en tous genres, viols, lapidations, meurtres ; tout y passe en trente minutes. Nous connaissons l'enchaînement par cœur. Chaque fois cela me prend aux tripes, déchire ma chair profondément. Jamais aucune de nous n'hésite ensuite sur la sentence à appliquer.

Je plonge la main droite dans la poche de ma robe de cérémonie. Dix billes roulent entre mes doigts. Ce sont nos armes de défense contre les agressions dont nous sommes régulièrement victimes, dans la rue. Je m'en suis servi une fois, il y a quatre ans. L'homme a été pulvérisé.

Au fil des années à siéger ici, j'aurais dû m'endurcir à la vue de toute cette violence. Je constate qu'il n'en est rien. Il m'est de plus en plus pénible de supporter cette litanie

abominable. Je m'en échappe en surveillant les réactions du prisonnier. Il détourne les yeux de l'écran à plusieurs reprises. Il tremble, sa peau exsude ; l'agitation a ressurgi. Il esquisse un mouvement de recul, gesticule de façon ridicule dans son réduit, abandonnant toute pudeur. Je vois sa bouche se déformer en un cri que lui seul entend. Du sang tache la vitre dans son dos. Je constate que la procédure a bien été appliquée : il a été fouetté avant le procès. Désespéré, il se met à pleurer. Ses épaules s'affaissent. Il aimerait se recroqueviller sur lui-même, mais son écrin n'est pas assez large pour cela.

Il faut dire qu'il en a parcouru, du chemin, avant de se retrouver là ! Les hommes que nous jugeons subissent, en préambule, les mêmes violences que celles qu'ils ont infligées aux femmes. Lorsque j'étais sergent et que je surveillais les salles d'interrogatoire, l'un d'eux y a puisé de quoi combler sa lubricité. Ils sont des milliers à avoir cette réaction écoeurante. Leurs yeux brillent alors de l'éclat de la jouissance qui signe leur arrêt de mort immédiat. Le plaisir qu'il tire dans la violence est la source du mal du mâle. J'avais vomi, ce jour-là.

Ceux qui survivent jusqu'à l'audience n'ont pas exprimé cette déviance, mais ils arrivent brisés, ou fous. Notre tribunal ne délibère jamais longtemps. Le procès consiste à leur mettre sous les yeux les horreurs commises par leurs pairs et qu'ils ne pourront jamais racheter. À la fin de la vidéo, nous procédons au vote. Nous n'exprimons aucune pitié. Nous assistons à l'agonie du condamné sans ciller. Un de moins à faire souffrir les femmes, c'est toujours ça de gagné !

Alors que l'homme se tortille piteusement dans son bocal et que les images baignent toujours les lieux de leurs ombres morbides, je consulte le fichier sur la table tactile devant moi. Je ne m'intéresse pas à leur dossier, d'habitude. S'ils arrivent ici, c'est qu'ils le méritent. Aujourd'hui, « Wyatt Abbour » est « inculpé pour insultes répétées envers son épouse, suivies de coups et blessures volontaires, puis tentative de soustraction à la justice ». Rapport d'enquête puis avertissements n'ont pas suffi à le ramener à la raison après ses premières infractions. Lorsque sa femme a demandé le divorce, il a commencé à la frapper. C'est après qu'il a pris le maquis. Traqué par le CFPE, il a tenu trois semaines en cavale. Une énième ordure vouée à la peine capitale. Et pourtant, mon trouble grandit toujours...

Je reporte mon regard sur la droite de mon pupitre, sur les deux boutons décisifs : le V vert pour la vie, le X rouge pour la mort. En cinq ans, je n'ai jamais touché la case de l'espoir. Mes verdicts me condamnent à subir une violence que je ne peux plus endurer. Contempler un être humain mourir par étouffement m'est soudain intolérable.

« Il n'y a pas d'amour sans sexe, pas de sexe sans violence. Pour éradiquer la violence entre les sexes, il faut éradiquer le sexe. » C'est la devise du CFPE. C'est censé être la mienne aussi.

Je lève les yeux. Le défilé de scènes macabres sur l'écran est bientôt terminé. Ma décision est prise. Sans bouger de ma chaise, avec un calme qui me surprend moi-même, je projette, en quelques secondes, les neuf billes sur chacune de mes consœurs. Comme toutes, j'ai suivi un entraînement paramilitaire. Je ne rate jamais mes cibles. Elles n'ont pas le temps de réagir. Leurs regards horrifiés se posent sur les bombes qui se sont aussitôt collées sur leur cou ou sur leur poitrine. Alors que la première explose, réduisant la générale à une mélasse gluante, je me lève. Les ondes de choc éclatent alentour, assourdissantes.

Je me dirige vers le cercueil du prisonnier en retirant ma tunique ensanglantée. Les déflagrations ont renversé la cage de verre, qui s'est brisée. Wyatt est allongé, immobile. Blessé par les éclats, il ne bougera pas. Je m'avance vers lui au milieu des flammes et des hurlements de la sirène à incendie qui s'est déclenchée. À chaque pas, je me dévêts. J'arrive auprès de Wyatt, nue, les poings fermés comme si je voulais le frapper. Nos regards se croisent de nouveau ; il me reconnaît enfin. Je m'accroupis au-dessus de son sexe tendu d'émotions. Il est comme les autres ; excité par un déchaînement de fougue et le corps d'une femme. D'accord : pas n'importe quelle femme...

Sa chaleur en moi me fait très vite connaître la jouissance pour la première fois de ma vie. Je suis heureuse que ce soit grâce à lui.

Wyatt et moi avons dix ans. Nous nous étions juré l'amour éternel « à la vie, à la mort ». Nous avons scellé notre pacte dans le sang. Un couteau laser pour entailler nos joues et un baiser pour les mêler. Le soir même, nos parents, au fait de nos actes inquiétants, avaient pris des mesures. Déménager à des centaines de kilomètres anéantit n'importe quel amour enfantin.

Le métal froid de la bille se rappelle à moi, dans mon poing. Je tremble encore de plaisir, mais ma décision est prise. Je pose l'arme sur son torse. Elle s'active aussitôt. Wyatt me regarde, interloqué.

- Pourquoi ?
- Parce que je ne peux pas vivre sans amour.

Nombre de signes : 7 951 (titre compris).